

arrivé près du fort, et j'ai vu ces énormes bêtes au travail, comme de gros castors ; ils battaient la neige, ils amoncelaient les blocs, en un mot, ils vous murait tout vivants. Il est heureux que l'idée ne leur soit pas venue de précipiter des blocs de glace du sommet du cône, car vous auriez été écrasés sans merci.

— Mais, dit Bell, vous n'étiez pas en sûreté, monsieur Clawbonny ; ne pouvaient-ils abandonner la place et revenir vers vous ?

— Ils n'y pensaient guère ; les chiens groenlandais, lâchés par Johnson, sont venus plusieurs fois rôder à petite distance, et ils n'ont pas songé à leur donner la chasse ; non, ils se crovaient sûrs d'un gibier plus savoureux.

— Grand merci du compliment, dit Altamont en riant.

— Oh ! il n'y a pas de quoi être fier. Quand j'ai compris la tactique des ours, j'ai résolu de vous rejoindre. Il fallait attendre la nuit, par prudence ; aussi, dès les premières ombres du crépuscule, je me suis glissé sans bruit vers le talus, du côté de la poudrière. J'avais mon idée en choisissant ce point ; je voulais percer une galerie. Je me suis donc mis au travail ; j'ai attaqué la glace avec mon couteau à neige, un fameux outil, ma foi ! Pendant trois heures j'ai pioché, j'ai creusé, j'ai travaillé, et me voilà affamé, éreinté, mais arrivé...

— Pour partager notre sort ? dit Altamont.

— Pour nous sauver tous ; mais donnez-moi un morceau de biscuit et de viande ; je tombe d'inanition.

Bientôt le docteur mordait de ses dents blanches un respectable morceau de bœuf salé. Tout en mangeant, il se montra disposé à répondre aux questions dont on le pressait.

— Nous sauver ! avait repris Bell.

— Sans doute, répondit le docteur, en faisant place à sa réponse par un vigoureux effort des muscles staphylins.

— Au fait, dit Bell, puisque M. Clawbonny est venu, nous pouvons nous en aller par le même chemin.

— Oui-dà, répondit le docteur, et laissez le champ libre à cette engance malaisante, qui finira par découvrir nos magasins et les piller !

— Il faut demeurer ici ? dit Hatteras.

— Sans doute, répondit le docteur, et nous débarrasser néanmoins de ces animaux.

— Il y a donc moyen ? demanda Bell.

— Un moyen sûr, répondit le docteur.

— Je le disais bien, s'écria Johnson en se frottant les mains ; avec monsieur Clawbonny, jamais rien n'est désespéré ; il a toujours quelque invention dans son sac de savant.

— Oh ! oh ! mon pauvre sac est bien maigre, mais en fouillant bien...

— Docteur, dit Altamont, les ours ne peuvent-ils pénétrer par cette galerie que vous avez creusée ?

— Non, j'ai eu soin de reboucher solidement l'ouverture ; et maintenant nous pouvons aller d'ici à la poudrière sans qu'ils s'en doutent.

— Bon ! nous direz-vous maintenant quel moyen vous comptez employer pour nous débarrasser de ces ridicules visiteurs ?

— Un moyen bien simple, et pour lequel une partie du travail est déjà fait.

— Comment cela ?

— Vous le verrez. Mais j'oublie que je ne suis pas venu seul ici.

— Que voulez-vous dire ? demanda Johnson.

— J'ai là un compagnon à vous présenter.

Et, en parlant de la sorte, le docteur tira de la galerie le corps d'un renard fraîchement tué.

— Un renard ! s'écria Bell.

— Ma chasse de ce matin, répondit modestement le docteur, et vous verrez que jamais renard n'aura été tué plus à propos.

— Mais enfin, quel est votre dessein ? demanda Altamont.

— J'ai la prétention, répondit le docteur, de faire sauter les ours tous ensemble avec cent livres de poudre.

On regarda le docteur avec surprise.

— Mais la poudre ? lui demanda-t-on.

— Elle est au magasin.

— Et le magasin ?

— C'est boyau y conduit. Ce n'est pas sans motif que j'ai creusé une galerie de dix toises de longueur ; j'aurais pu attaquer le parapet plus près de la maison, mais j'avais mon idée.

— Enfin, cette mine, où prétendez-vous l'établir ? demanda l'Américain.

— A la face même de notre talus, c'est-à-dire au point le plus éloigné de la maison, de la poudrière et des magasins.

— Mais comment y attirer les ours tous à la fois ?

— Je m'en charge, répondit le docteur ; assez parlé, agissons. Nous avons cent pieds de galerie à creuser pendant la nuit ; c'est un travail fatigant, mais à cinq, nous nous en tirerons en nous relayant. Bell va commencer, et pendant ce temps nous prendrons quelque repos.

— Parbleu ! s'écria Johnson, plus j'y pense, plus je trouve le moyen de monsieur Clawbonny excellent.

— Il est sûr, répondit le docteur.

— Oh ! du moment que vous le dites, ce sont des ours morts, et je me sens déjà leur fourrure sur les épaules.

— A l'ouvrage donc !

Le docteur s'enfonça dans la galerie sombre et Bell le suivit ; on passait le docteur, ses compagnons étaient assurés de se trouver à l'aise. Les deux mineurs arrivèrent à la poudrière, et débouchèrent au milieu des barils rangés en bon ordre. Le docteur donna à Bell les indications nécessaires ; le charpentier attaqua le mur opposé, sur lequel s'épaulait le talus, et son compagnon revint dans la maison.

Bell travailla pendant une heure, et creusa un boyau long de dix pieds à peu près, dans le

quel on pouvait s'avancer en rampant. Au bout de ce temps, Altamont vint le remplacer, et dans le même temps il fit à peu près le même travail ; la neige, retirée de la galerie, était transportée dans la cuisine, où le docteur la faisait fondre au feu, afin qu'elle tint moins de place.

A l'Américain succéda le capitaine ; puis Johnson. En dix heures, c'est-à-dire vers les huit heures du matin, la galerie était entièrement ouverte.

Aux premières lueurs de l'aurore, le docteur vint considérer les ours par une meurtrière qu'il pratiqua dans le mur du magasin à poudre.

Ces patients animaux n'avaient pas quitté la place. Ils étaient là, allant, venant, grognant, mais, en somme, faisant leur faction avec une persévérance exemplaire ; ils rôdaient autour de la maison, qui disparaissait sous les blocs amoncelés. Mais un moment vint pourtant où ils semblèrent avoir épuisé leur patience, car le docteur les vit tout à coup repousser les glaçons qu'ils avaient entassés.

— Bon ! dit-il au capitaine, qui se trouvait près de lui.

— Que font-ils ? demanda celui-ci.

— Ils m'ont tout l'air de vouloir démolir leur ouvrage et d'arriver jusqu'à nous ! Mais un instant ! ils seront démolis auparavant. En tout cas, pas de temps à perdre.

Le docteur se glissa jusqu'au point où la mine devait être pratiquée ; là, il fit élargir la chambre de toute la largeur et de toute la hauteur du talus ; il ne resta bientôt plus à la partie supérieure qu'une écorce de glace épaisse d'un pied au plus ; il fallut même la soutenir pour qu'elle ne s'effondrât pas.

Un pieu solidement appuyé sur le sol de granit fit l'office de poteau ; le cadavre du renard fut attaché à son sommet, et une longue corde, nouée à sa partie inférieure, se déroula à travers la galerie jusqu'à la poudrière.

Les compagnons du docteur suivaient ses instructions sans trop les comprendre.

— Voici l'appât, dit-il, en leur montrant le renard.

Au pied du poteau, il fit rouler un tonnelet pouvant contenir cent livres de poudre.

— Et voici la mine, ajouta-t-il.

— Mais, demanda Hatteras, ne nous ferons-nous pas sauter eu même temps que les ours ?

— Non ! nous sommes suffisamment éloignés du théâtre de l'explosion ; d'ailleurs, notre maison est solide ; si elle se disjoint un peu, nous en serons quittes pour la refaire.

— Bien, répondit Altamont ; mais maintenant comment prétendez-vous opérer ?

— Voici : en halant cette corde, nous abattons le pieu qui soutient la croûte de la glace au-dessus de la mine ; le cadavre du renard apparaîtra subitement hors du talus, et vous admettez sans peine que des animaux affamés par un long jeûne n'hésiteront pas à se précipiter sur cette proie inattendue.

— D'accord.

— Eh bien, à ce moment, je mets le feu à la mine, et je fais sauter d'un seul coup les convives et le repas.

— Bien ! bien ! s'écria Johnson, qui suivait l'entretien avec un vif intérêt.

Hatteras, ayant confiance absolue dans son ami, ne demandait aucune explication. Il attendait. Mais Altamont voulait savoir jusqu'au bout.

— Docteur, dit-il, comment calculerez-vous la durée de votre mèche avec une précision telle, que l'explosion se fasse au moment opportun ?

— C'est bien simple, répondit le docteur, je ne calculerai rien.

— Vous avez donc une mèche de cent pieds de longueur.

— Non.

— Vous ferez donc simplement une trainée de poudre ?

— Point ! cela pourrait rater.

— Il faudra donc que quelqu'un se dévoue et aille mettre le feu à la mine ?

— S'il faut un homme de bonne volonté, dit Johnson avec empressement, je m'offre volontiers.

— Inutile, mon digne ami, répondit le docteur en tendant la main au vieux maître d'équipage, nos cinq existences sont précieuses, et elles seront épargnées, Dieu merci.

— Alors, fit l'Américain, je renonce à deviner.

— Voyons, répondit le docteur en souriant, si l'on ne se tirait pas d'affaire dans cette circonstance, à quoi servirait d'avoir appris la physique ?

— Ah ! fit Johnson rayonnant, la physique !

— Oui ! N'avons-nous pas ici une pile électrique et des fils d'une longueur suffisante, ceux-là mêmes qui servaient à notre phare ?

— Eh bien !

— Eh bien, nous mettrons le feu à la mine quand cela nous plaira, instantanément et sans danger.

— Hurrah ! s'écria Johnson.

— Hurrah ! répétèrent ses compagnons, sans se soucier d'être ou non entendus de leurs ennemis.

Aussitôt, les fils électriques furent déroulés dans la galerie depuis la maison jusqu'à la chambre de la mine. Une de leurs extrémités demeura enroulée à la pile, et l'autre plongea au centre du tonnelet, les deux bouts restant placés à une petite distance l'un de l'autre.

A neuf heures du matin, tout fut terminé. Il était temps ; les ours se livraient avec furie à leur rage de démolition.

Le docteur jugea le moment arrivé. Johnson fut placé dans le magasin à poudre, et chargé de tirer sur la corde rattachée au poteau. Il prit place à son poste.

— Maintenant, dit le docteur à ses compagnons, préparez vos armes, pour le cas où les assiégeants ne seraient pas tués du premier coup, et rangez-vous auprès de Johnson ; aussitôt après l'explosion, faites irruption au dehors.

— Convenu, répondit l'Américain.

— Et maintenant, nous avons fait tout ce que des hommes peuvent faire ! nous nous sommes aidés ! que le ciel nous aide !

Hatteras, Altamont et Bell se rendirent à la poudrière. Le docteur resta seul près de la pile.

Bientôt, il entendit la voix éloignée de Johnson qui criait :

— Attention !

— Tout va bien, répondit-il.

Johnson tira vigoureusement la corde ; elle vint à lui, entraînant le pieu ; puis il se précipita à la meurtrière et regarda.

La surface du talus s'était affaissée. Le corps du renard apparaissait au-dessus des débris de glace. Les ours, surpris d'abord, ne tardèrent pas à se précipiter en groupe serré sur cette proie nouvelle.

— Feu ! cria Johnson.

Le docteur établit aussitôt le courant électrique entre ses fils ; une explosion formidable eut lieu ; la maison oscilla comme dans un tremblement de terre ; les murs se fendirent. Hatteras, Altamont et Bell se précipitèrent hors du magasin à poudre, prêts à faire feu.

Mais leurs armes furent inutiles ; quatre ours sur cinq, englobés dans l'explosion, retombèrent çà et là en morceaux, méconnaissables, mutilés, carbonisés, tandis que le dernier, à demi rôti, s'enfuyait à toutes jambes.

— Hurrah ! hurrah ! hurrah ! s'écrièrent les compagnons de Clawbonny, pendant que celui-ci se précipitait en souriant dans leurs bras.

CHAPITRE XIV. — LE PRINTEMPS POLAIRE

Les prisonniers étaient délivrés ; leur joie se manifesta par de chaudes démonstrations et de vifs remerciements au docteur. Le vieux Johnson regretta bien un peu les peaux d'ours, brûlées et hors de service ; mais ce regret n'influa pas sensiblement sur sa belle humeur.

La journée se passa à restaurer la maison de neige, qui s'était fort ressentie de l'explosion. On la débarrassa des blocs entassés par les animaux, et ses murailles furent rejointoyées. Le travail se fit rapidement, à la voix du maître d'équipage, dont les bonnes chansons faisaient plaisir à entendre.

Le lendemain, la température s'améliora singulièrement, et par une brusque saute de vent, le thermomètre remonta à quinze degrés au-dessus de zéro (—9° centigr.). Une différence si considérable fut vivement ressentie par les hommes et les choses. La brise du sud ramenait avec elle les premiers indices du printemps polaire.

Cette chaleur relative persista pendant plusieurs jours ; le thermomètre, à l'abri du vent, marqua même trente et un degrés au-dessus de zéro (—1° centigr.) ; des symptômes de dégel vinrent à se manifester.

La glace commençait à se crevasser ; quelques jaillissements d'eau salée se produisaient çà et là, comme les jets liquides d'un parc anglais ; quelques jours plus tard, la pluie tomba en grande abondance.

Une vapeur intense s'élevait des neiges ; c'était de bon augure, et la fonte de ces masses immenses paraissait prochaine. Le disque pâle du soleil tendait à se colorer davantage, et traçait des spirales plus allongées au-dessus de l'horizon ; la nuit durait trois heures à peine.

Autre symptôme non moins significatif, quelques ptarmigans, les oies boréales, les pluviers, les gelinottes, revenaient par bandes ; l'air s'emplissait peu à peu de ces cris assourdissants dont les navigateurs du printemps dernier se souvenaient encore. Des lièvres, que l'on chassa avec succès, firent leur apparition sur les rivages de la baie, ainsi que la souris arctique, dont les petits terriers formaient un système d'alvéoles régulières.

Le docteur fit remarquer à ses compagnons que presque tous ces animaux commençaient à perdre le poil ou la plume blanche de l'hiver pour revêtir leur parure d'été ; ils se « printanisaient » à vue d'œil, tandis que la nature laissait poindre leur nourriture sous forme de mousses, de pavots, de saxifrages et de gazon nain. On sentait toute une nouvelle existence percer sous les neiges décomposées.

Mais avec les animaux inoffensifs revinrent leurs ennemis affamés ; les renards et les loups arrivèrent en quête de leur proie ; des hurlements lugubres retentirent pendant la courte obscurité des nuits.

Le loup de ces contrées est très-proche parent du chien ; comme lui, il aboie, et souvent de façon à tromper les oreilles les plus exercées, celles de la race canine, par exemple ; on dit même que ces animaux emploient cette ruse pour attirer les chiens et les dévorer. Ce fait fut observé sur les terres de la baie d'Hudson, et le docteur put le constater à la Nouvelle-Amérique ; Johnson eut soin de ne pas laisser courir ses chiens d'attelage, qui auraient pu se laisser prendre à ce piège.

Quant à Duk, il en avait vu bien d'autres, et il était trop fin pour aller se jeter dans la gueule du loup.

On chassa beaucoup pendant une quinzaine de jours ; les provisions de viandes fraîches furent abondantes ; on tua des perdrix, de ptarmigans et des ortolans de neige, qui offraient une alimentation délicieuse. Les chasseurs ne s'éloignèrent pas du Fort-Providence. On peut

dire que le menu gibier venait de lui-même au-devant du coup de fusil ; il aimait singulièrement par sa présence ces plages silencieuses, et la baie Victoria prenait un aspect inaccoutumé qui réjouissait les yeux.

Les quinze jours qui suivirent la grande affaire des ours furent remplis par ces diverses occupations. Le dégel fit des progrès visibles ; le thermomètre remonta à trente-deux degrés au-dessus de zéro (0 centigr.) ; les torrents commencèrent à mugir dans les ravines, et des milliers de cataractes s'improvisèrent sur le penchant des coteaux.

Le docteur, après avoir déblayé une acre de terrain, y sema des graines de cresson, d'oseille et de cochléaria, dont l'influence antiscorbutique est excellente ; il voyait déjà sortir de terre de petites feuilles verdoyantes, quand tout d'un coup, et avec une inconcevable rapidité, le froid reparut en maître dans son empire.

En une seule nuit, et par une violente brise du nord, le thermomètre reperdit près de quarante degrés ; il retomba à huit degrés au-dessus de zéro (—22 centigr.). Tout fut gelé : oiseaux, quadrupèdes, amphibiens disparurent comme par enchantement ; les trous à phoques se refermèrent, les crevasses disparurent, la glace reprit sa dureté de granit, et les cascades, saisies dans leur chute, se figèrent en longs penducules de cristal.

Ce fut un véritable changement à vue ; il se produisit dans la nuit du 11 au 12 mai. Et quand Bell mit le nez au dehors par cette gelée foudroyante, il faillit l'y laisser.

— Oh ! nature boréale, s'écria le docteur, un peu désappointé, voilà bien de tes coups ! Allons ! j'en serai quitte pour recommencer mes semis.

Hatteras prenait la chose moins philosophiquement, tant il avait hâte de reprendre ses recherches. Mais il fallait se résigner.

— En avons-nous pour longtemps de cette température ? demanda Johnson.

— Non, mon ami, non, répondit Clawbonny ; c'est le dernier coup de patte du froid ! vous comprenez bien qu'il est ici chez lui, et on ne peut guère le chasser sans qu'il résiste.

— Il se défend bien, répliqua Bell en se frottant le visage.

— Oui ! mais j'aurais dû m'y attendre, répliqua le docteur, et ne pas sacrifier mes graines comme un ignorant, d'autant plus que je pouvais, à la rigueur, les faire pousser près des fourneaux à la cuisine.

— Comment, dit Altamont, vous deviez prévoir ce changement de température ?

— Sans doute, et sans être sorcier ! Il fallait mettre mes semis sous la protection immédiate de saint Mamert, de saint Pancrace et de saint Servais, dont la fête tombe les 11, 12 et 13 de ce mois.

— Par exemple, docteur, s'écria Altamont, vous allez me dire quelle influence les trois saints en question peuvent avoir sur la température ?

— Une très-grande, si l'on en croit les horticulteurs, qui les appellent « les trois saints de glace ».

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que généralement il se produit un froid périodique dans le mois de mai, et que ce plus grand abaissement de température a lieu du 11 au 13 de ce mois. C'est un fait, voilà tout.

— Il est curieux, mais l'explique-t-on ? demanda l'Américain.

— Oui, de deux manières : ou par l'interposition d'une plus grande quantité d'astéroïdes (1) à cette époque de l'année entre la terre et le soleil, ou simplement par la dissolution des neiges qui, en fondant, absorbent nécessairement une très-grande quantité de chaleur. Ces deux causes sont plausibles ; faut-il les admettre absolument ? Je l'ignore ; mais si je ne suis pas certain de la valeur de l'explication, j'aurais dû l'être de l'authenticité du fait, ne point l'oublier, et ne pas compromettre mes plantations.

Le docteur disait vrai. Soit par une raison, soit par une autre, le froid fut très-intense pendant le reste du mois de mai ; les chasses durent être interrompues, non pas tant par la rigueur de la température que par l'absence complète du gibier ; heureusement, la réserve de viande fraîche n'était pas encore épuisée, à beaucoup près.

Les hiverniers se trouvèrent donc condamnés à une nouvelle inactivité ; pendant quinze jours, du 11 au 25 mai, leur existence monotone ne fut marquée que par un seul incident, une maladie grave, une angine couenneuse, qui vint frapper le charpentier inopinément ; à ses amygdales fortement tuméfiées et à la fausse membrane qui les tapissait, le docteur ne put se méprendre sur la nature de ce terrible mal ; mais il se trouvait là dans son élément, et la maladie, qui n'avait pas compté sur lui sans doute, fut rapidement détournée. Le traitement suivi par Bell fut très-simple, et la pharmacie n'était pas loin ; le docteur se contenta de mettre quelques petits morceaux de glace dans la bouche du malade ; en quelques heures, la tuméfaction commença à diminuer, et la fausse membrane disparut. Vingt quatre heures plus tard, Bell était sur pied.

Comme on s'emerveillait de la médication du docteur :

— C'est ici le pays des angines, répondit-il ; il faut bien que le remède soit auprès du mal.

— Le remède, et surtout le médecin, ajouta Johnson, dans l'esprit duquel le docteur prenait des proportions pyramidales.

(1) Etoile filante, probablement les débris d'une grande planète.